

Nous savons que cela ne s'est jamais fait en France ; que même sous la Restauration, qui nous devait tout, le théâtre du moins n'était pas soumis à un contrôle ; qu'on permettait de représenter sur la scène des Anglais au moins sous un aspect grotesque ; que l'on tolérait la bravoure et la nationalité en pléts, les rimes mal sonnantes pour nos oreilles de *guérrriers* et de *lauriers Français* et de *succès* ; enfin que la police ne s'opposait pas à ce que la France écrasée par la Coalition, relevât la tête dans un flon-flon. Oui, mais vous, êtes issu du mouvement révolutionnaire et émancipateur de 1830, vous prenez d'une façon bien plus profonde, bien plus complète que feu l'ordre des *ses* restauré par nos baionnettes la soumission due à vos maîtres de la Sainte Alliance. Vous n'oseriez même pas vous permettre une indépendance de ce die.

Depuis que les glorieuses lois de septembre ont déferé à sept obscurs le droit de juger les œuvres de l'intelligence, jamais vous n'avez laissé passer le théâtre le moindre calembour attentatoire au respect de la Sainte-Alliance l'ombre d'un rondeau belliqueux, l'apparence d'un couplet ayant l'air de le prendre sur un ton un peu trop haut. Nous, vous rendons cette justice que, si présentait à vous aujourd'hui, vous renverriez le *Soldat Laboureur* à ses devoirs et à ses soins.

Vos censeurs baissent humblement les ciseaux devant nous et viennent nous commander nos ordres dans l'antichambre. A la vérité, ce sont là des laquais que nous font pas trop d'honneur.... Mais passons.

Hier encore, vous et vos censeurs avez donné une nouvelle preuve de la façon dont vous entendez le service de la Coalition en général et de l'Angleterre en particulier, en défendant la représentation d'un drame de la Renaissance où il est question d'un mari de reine, personnage fort ridicule, et qui par conséquent pouvait rappeler l'époux de ma souveraine. C'est très bien, vous avez fait votre devoir ; je suis content de ma domesticité.

Vous avez attendu, pour apposer votre veto, l'heure fixée pour la représentation, de telle sorte que deux mille spectateurs ont eu le désagrément de faire une longue course et de s'en retourner comme ils étaient venus. Votre dévouement anglo-mané n'a pas reculé devant cette considération. Et au fait ne reconnaissez-vous pas que l'Angleterre a le droit de faire aller le peuple français !

Encore une fois, laquais, c'est bien. Non, il ne vous est point permis de vous moquer, même d'une façon détournée, de l'époux nominatif de notre reine Victoria ; mais en revanche les Anglais ont le droit de vilipender, d'insulter, de se moquer, grossièrement, non pas un prince français de paille, mais la nation française tout entière. C'est ce que nous faisons en ce moment dans une pièce de foire où brillent tout le bon goût, tout l'esprit britannique, et que se joue tout ce soir sous un titre un peu plus significatif que celui de la pièce de la Renaissance. Elle est intitulée *Le Coq gaulois chante et ne se bat pas*. Un de vos journaux donne aujourd'hui une analyse assez exacte de cette turlupinade, et je le prie de le reproduire ici, afin de bien établir la différence du rang que nous occupons respectivement en Europe.

Le héros du vaudeville intitulé *Le Coq gaulois chante et ne se bat pas* est un usage de ces sortes de farces, un perruquier français fanfaron, qui traîne du matamore. Celui-ci s'appelle Lecoq ; il est affublé d'un grand chapeau coniforme, sous lequel on voit un bout de bonnet rouge ; il a un habit de l'empereur traîne après lui un grand sabre de la république et porte la barbe et les moustaches